

Jocelyne Alloucherie, *Dédale*, Yann Pocreau, *Projections*, Fonderie Darling, Montréal, du 17 octobre au 8 décembre 2013

Sonia Pelletier

Number 97, Spring–Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71706ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pelletier, S. (2014). Review of [Jocelyne Alloucherie, *Dédale*, Yann Pocreau, *Projections*, Fonderie Darling, Montréal, du 17 octobre au 8 décembre 2013]. *Ciel variable*, (97), 91–92.

Parmi ceux-ci la série inédite sur Glasgow (1980) représente sans aucun doute un des moments forts de l'exposition. Photographiée près des gens, elle propose une vision très personnelle de la ville, où des couleurs sombres et saturées dominées par le gris viennent accentuer l'austérité et la rigueur du quotidien. La seconde partie, intitulée *Un moment si doux*, propose des images plus récentes réalisées en marge des grands projets thématiques de l'artiste lors de différents voyages entre 2005 et 2013. Raymond Depardon est avant tout réputé pour son travail en noir et blanc. Ce choix délibéré ne l'a pas empêché d'avoir eu recours à la couleur à maintes reprises. Ce travail était jusqu'ici peu connu hormis l'imposant projet consacré à la France en 2010. Le parti pris de consacrer une exposition uniquement à la couleur représentait un pari risqué qui se devait de dépasser le simple argument marketing.

Au premier abord, il semble difficile de comprendre quelles lignes artistiques justifient le choix des corpus présentés. Si l'objectif premier était de proposer une véritable rétrospective de l'œuvre en couleur, il aurait été souhaitable qu'il y ait plus d'images et que la plupart des projets en couleur soient réunis. D'un autre côté, si le but était de montrer seulement le travail récent, pourquoi avoir senti le besoin de légitimer cette idée en consacrant près de la moitié de l'exposition à des séries plus anciennes et à des images uniques qui ne possèdent qu'un intérêt anecdotique ? L'exposition aurait certainement gagné à afficher une direction artistique plus affirmée.

D'ailleurs, la section la plus intéressante est sans contredit celle où l'on décèle la signature du commissaire : une séquence d'une vingtaine d'images verticales de petit format. Photographiées dans divers pays au cours des dernières années, ces images d'intérieurs vides de toute figure humaine, où la modernité ne semble avoir aucune prise, démontrent un remarquable travail de cadrage et d'utilisation de la couleur. Depardon a toujours su photographier avec sensibilité les lieux du quotidien banals et austères (bar, restaurant, chambre d'hôtel, couloir, etc.), mais ici la couleur apporte une nouvelle dimension à l'image ; la charge fictionnelle du noir et blanc laisse place à une plus grande prégnance du réel.

Sur le mur opposé, des images de très grand format leur font face. Réalisées en Afrique, aux États-Unis, en Amérique du Sud, à Honolulu et en France, la plupart de ces photographies sont empreintes d'une force paisible, loin de tout sensationnalisme. Dans le regard de Depardon, encore émerveillé après avoir fait plusieurs fois le tour de la planète, après avoir photographié la faim, la soif, la misère, les conflits armés, les oubliés de ce monde, on sent une certaine sérénité et un besoin de calme, d'ailleurs confirmés par le titre de l'exposition : *Un moment si doux*. Cette quiétude se retrouve de manière éloquente dans cette image de deux hommes drapés de blanc, assis sur les racines du tronc d'un arbre immense dans la lumière dorée d'une fin d'après-midi dans le désert. Ils ne font rien, n'attendent rien. Seule la lumière décline. Dans une autre, une jeune fille



Lalibela, Éthiopie, 2013, 170 x 227 cm, permission de Magnum Photos

toubous, debout contre un rocher aux côtés de sa mère, attend, le regard vague. Ici non plus il ne se passe rien. Le temps semble immuable.

Que ce soit en couleur ou en noir et blanc, Depardon porte sur le monde un regard juste, exempt de toute complaisance. Après avoir délaissé le photojournalisme il y a plus de trente ans, il poursuit une quête constante de l'anti-spectaculaire, du non-événement. Malgré les failles de l'exposition, les images d'*Un moment si doux* amènent cette quête à son paroxysme.

Franck Michel œuvre depuis plus de vingt ans dans le milieu des arts visuels et plus particulièrement en photographie.

Il a été associé au Mois de la Photo à Montréal comme chercheur et commissaire d'expositions en plus d'avoir travaillé comme rédacteur en chef de la revue CV Photo et directeur de la galerie VOX. Il a également dirigé plusieurs publications et l'organisation d'événements en arts visuels. De 1999 à 2008, il a assuré la direction du centre Est-Nord-Est, résidence d'artistes situé à Saint-Jean-Port-Joli. Depuis décembre 2008, il dirige le Musée régional de Rimouski.



Jocelyne Allouche, *Dédale*, 2011-2013, vue de l'exposition, vidéo, 27 min, photo : Maxime Boisvert

Jocelyne
Allouche

Dédale

Yann Pocreau

Projections

Fonderie Darling, Montréal

Du 17 octobre au 8 décembre 2013

C'est un heureux hasard que ces deux expositions aient été programmées en même temps à la Fonderie Darling, car elles cohabitent de belle manière tant dans leur propos que dans leur mise en espace. Elles s'intègrent harmonieusement dans ce lieu plongé dans l'obscurité et illuminé par leurs projections. Elles en soulignent le potentiel d'accueil et en rehaussent l'architecture. Cette mise à profit du caractère de l'édifice s'accompagne d'une autre surprise de la part des photographes, qui ont tous

deux relevé avec succès un nouveau défi : pour l’une, l’intégration de la vidéo et, pour l’autre, l’expérimentation avec le film d’animation, en plus d’une dimension davantage installative.

Dans la grande salle, le commissaire Sylvain Campeau propose une exposition du travail de Jocelyne Alloucherie, *Dédale*, qui présente une suite de photographies en noir et blanc issues de la série antérieure *Occidents* (2006) avec, en primeur, trois projections vidéo. Les huit photographies sont montées conformément à la hauteur des murs de la galerie, sous les fenêtres bouchées pour l’occasion par de grands rideaux noirs laissant passer de minces faisceaux lumineux. Selon l’esthétique à laquelle nous a habitués l’artiste, des éléments architectoniques blancs occupent l’espace devant l’ensemble des images comme autant de piliers et d’ouvertures qui encadrent notre regard. Ces dispositifs de perception viennent redoubler et accentuer le contenu des photographies. Pareils à des falaises qui

se font face, les grands formats oblongs révèlent des paysages urbains. Ainsi contrastées, les silhouettes découpées selon la partie postérieure d’édifices se montrent comme des ombres dont le vide central n’est pas sans rappeler certains des tests de Rorschach.

Tout juste à côté, nous sommes vite happés par les vidéos, qui nous font entendre la nature. Trois projections vidéo dont le format rectangulaire fait écho à celui des photographies présentent respectivement trois vues de ruelles. Des plans fixes d’une très grande lenteur permettent d’apprécier la dimension sonore de ces environnements, hypnotique et envoûtante, remplie du son des oiseaux, du bruissement des feuilles d’arbres et de quelques murmures humains. Je me prends à penser aux récentes œuvres de Pierre Blache, de Chih-Chen Wang¹ ou aux *Résonances de l’image* de Donatella Landi, présentée à la Galerie de l’UQAM (2013). Comme le mentionne judicieusement le commissaire dans un texte de présentation de

cette exposition, la dimension sonore dans l’œuvre d’Alloucherie a été traitée comme une matière sculpturale : « Elle [l’artiste] a travaillé les tonalités, les ombres, la bande sonore, cherchant un effet esthétique qui dénature la ruelle réelle sans toutefois la trahir. Ce faisant, elle cherche à montrer combien nous habitons des formes qui ne sont pas que des tanières, grouillantes de vie... mais qui le sont aussi. Au plan formel, elles offrent un condensé des masses et formes qu’elle s’est plu, tout au long de sa carrière, à agencer. »

Yann Pocreau nous surprend aussi avec *Projections*, titre qu’on interprétera facilement au sens littéral comme figuré, dans la mesure où, cette fois-ci, il a choisi de ne pas se représenter lui-même dans l’image. S’inspirant de l’architecture gothique qu’il articule par la présence de la lumière, Pocreau a conçu deux pièces imprégnées d’un certain mysticisme. En entrant dans la galerie, le spectateur tombe immédiatement sur un film d’animation 16 mm montrant

tour à tour des boules de lumière ressemblant étrangement à des rosaces, mais aussi à des sortes de météorites en mouvement. Ces images proviennent en fait de cartes postales d’églises gothiques collectionnées par l’artiste. En reproduisant et en agrandissant démesurément la rosace de la Sainte-Chapelle de Paris, qu’il a minutieusement grattée plusieurs fois sur la pellicule, il a obtenu en guise de résultat ces formes matérialisées par la lumière artificielle du projecteur. Une expérience qui, selon ses dires, pourrait être annonciatrice de sa production à venir. De même, dans l’autre salle, contrairement à son travail antérieur où la source d’éclairage provenait d’une lumière naturelle, une pièce installative révèle une image architecturale remplie d’arches de cathédrales sur un mur de brique laissant passer par des orifices la lumière et la poussière. On peut même y sentir une chaleur. L’effet est réussi. On se croirait dans une église. Les trouées rappellent l’intervention de l’artiste, mais on ne saurait dire s’il s’agit d’une démolition ou d’une construction en cours.

À plusieurs égards, les aventures dans lesquelles se sont engagés Alloucherie et Pocreau auront permis aux spectateurs de voir l’une des expositions les plus réussies de l’année. Un beau rendez-vous intergénérationnel montrant de façons différentes que l’image est une construction et comment métamorphoser un lieu avec de la noirceur et de la lumière dans la similitude et la coïncidence.

1 Pierre Blache, *Non loin de Chandigarh*, Occurrence, espace d’art et d’essai contemporains, Montréal, du 21 janvier au 2 mars 2012, et Chih-Chen Wang, *As far as we were, as close as I can*, Musée des beaux-arts de Montréal, du 4 décembre au 17 mars 2013.

Sonia Pelletier est coordonnatrice à l’édition de la revue Ciel variable.



Yann Pocreau, *Cathédrale*, 2013, vue de l’exposition *Projections*, murale photographique, système lumineux et intervention, 385 x 1 402 cm, photo: Maxime Boisvert

Ghost Dance: Activism. Resistance. Art.
Ryerson Image Centre, Toronto
18 September to 15 December 2013

Although he did not set out to organize a comprehensive history of activism in Aboriginal art, guest curator and National Visiting Trudeau Fellow Steve Loft has mounted a significant exhibition that strengthens the living discourse surrounding Aboriginal art production. Drawing upon select historical images from Ryerson’s Black Star archive as starting points, Loft emphasizes the unbroken chain that connects decades of social,

political, and artistic activism. Contemporary prints, mixed-media works, and video installations are contextualized with archival imagery from three major turning points in recent Aboriginal history: the Alcatraz Occupation (1969), the Wounded Knee Occupation (1973), and the Oka Crisis (1990). The exhibition brings together a group of artists who engage in “articulate resistance, a form of social engagement specific to the